

La conjugalité précoce

Anne Crommelinck

Deux héros de tragédie me viennent à l'esprit pour vous parler de l'adolescent et de l'amour. Je dis « de l'amour » parce que c'est cette dimension-là que je vais essayer de privilégier dans ce thème que j'aborderai avec vous : « la conjugalité » telle qu'elle se pose à l'adolescence dans nos sociétés modernes. Il est vrai que pour le grand public, le choix amoureux est la question centrale de la jeunesse, question qui justifie d'ailleurs tous les programmes en matière d'éducation sexuelle et affective, en matière de prévention, en matière de santé. Il suffit évidemment de penser aux campagnes de prévention du sida, pour pressentir en quoi le choix amoureux met en jeu des modalités de jouissance dont les « dé-liaisons dangereuses » (figures possibles qui peuvent émerger avec l'adolescence) ne sont pas sans renvoyer aux adultes la démesure qui marque d'emblée l'exigence du désir et par là même la question des limites. Aussi, pourquoi cet urgent appel aux discours institués, aux experts ? De quoi donc est porteur l'amour ? Qu'est-ce qui est en jeu à l'adolescence, ou plutôt qu'est-ce que l'adolescence ? Et pour mettre en rapport dialectique ces deux termes (qui sont peut-être structurellement inséparables) : qu'est-ce qui permet à un jeune d'avoir accès à l'originalité de son désir et de pouvoir l'inscrire dans un choix amoureux ? Et enfin, en quoi la conjugalité telle qu'elle se pose à l'adolescence peut-elle nous éclairer sur la nôtre, étant entendu que ce qui arrive aux enfants peut faire épreuve de vérité pour les parents ?

Pour nous mettre sur la voie, on pourrait dire tout d'abord que l'adolescent, pour aménager son rapport au sexuel, est obligé de passer par quelque chose du père ; mais qui ne tient plus cette fois à la personne de celui-ci ni à ses attributs personnels mais qui tient au fait du langage lui-même. Je m'explique. L'adolescence n'est pas uniquement un temps chronologique, comme on a

l'habitude de l'évoquer (les « 14-18 », le temps de la puberté...), mais un temps logique où le rapport aux différentes instances psychiques est remis en question dans un effet d'après coup. Car dès l'instant où l'adolescent est tenu à s'énoncer en son nom propre, à donner forme personnellement au récit de son histoire et à faire du coup de réel de la puberté événement pour lui, il devra prendre la mesure des contraintes que l'inscription langagière lui imposent. La communauté invite en effet le jeune à faire entendre sa singularité, à témoigner de son désir, sous-entendu : « Tu vas nous montrer comment tu peux faire avec le manque ». Aussi aura-t-il à passer par un réaménagement subjectif qui n'est pas sans difficulté pour plus d'un. Il va se produire pour lui un changement du lieu de l'énonciation. Jusqu'alors, on pourrait dire que ce sont le plus souvent les parents qui lui garantissaient une place dans le social, qui l'aidaient à aménager son rapport à l'autre. Les parents étaient aux yeux de l'enfant représentants de l'ordre symbolique. Puis survient ce moment où l'adolescent va réaliser que le père notamment n'est plus qu'un maillon dans la chaîne des générations, n'est plus qu'un maillon dans la chaîne signifiante pour devenir du même coup garant partiel et provisoire de la permanence du nom (c'est ce que J-J. Rassiail nomme « *l'opération de validation du Nom-du-père, par-delà la métaphorisation paternelle* »). C'est la chute du père idéal. Une fois que le père cesse d'être le seul qui vient valider son dire, l'adolescent découvre le vide du Grand Autre, d'où les moments de dépression.

Ainsi la puberté remet en jeu la manière dont un sujet s'est débrouillé avec cette opération d'écriture du signifiant, avec cette première identification, avec ce premier trait de la différence, cette première unité distinctive. L'amour serait-ce « *l'interminable fidélité à la nomination première* » (A. Badiou), nomination première de la rencontre qui sans cesse réactualise la différence.

Les circonstances convoquent donc l'adolescent à donner sens à son existence, à se faire le sujet singulier de son histoire, c'est-à-dire à mettre en cause son appartenance phallique, sa qualité d'homme ou de femme, ce qui là aussi n'est pas sans réactiver chez lui, dans son rapport à l'autre, fut-il amoureux, ce moment de vide, de silence, d'évanouissement, d'effroi. C'est la peur d'être mangé, séduit, abusé, échangé, de ne pas être né du père... Moments de mort qui traversent aussi la consultation faite de silence, de blancs, de « je ne sais pas ». La langue se dépouille et perd soudainement son pouvoir de saisie. L'amour, tel qu'il se donne alors à entendre, lié à l'éthique d'un bien dire, c'est l'amour qui peut soutenir la mort. L'amour à mort... Pour le grand public, c'est le mythe de Tristan et Yseult.

Vous connaissez tous les manifestations cliniques à l'adolescence, prise dans la démesure et l'outrance de ses symptômes, nous témoignant en effet de ce que

l'amour, porté à l'extrême d'un désir, parce que l'amour entre évidemment dans le défilé du désir mais ne s'y réduit pas, lorsqu'il se déchaîne dans l'accomplissement de sa réalisation, c'est-à-dire quand il n'a plus de limite ou plutôt quand il perd les limites de la matérialité des attributs, des qualités de l'objet, la mort n'est pas loin (pensons à Antigone). Mais à l'inverse, quand l'amour s'enlise dans sa non réalisation, quand il hésite, quand il procrastine – comme dit Lacan à propos d'Hamlet –, ou quand il devient un désir qui désire rien (ou plutôt qui désire le rien de la demande, comme c'est le cas dans l'anorexie par exemple), la mort est aussi au rendez-vous.

Alors comment l'adolescent va-t-il résoudre cette question de savoir si l'amour est porteur de vie (une vie sans amour, autant mourir) ou porteur de mort (mourir d'aimer dit-on alors) ? L'inquiétante étrangeté de l'amour telle qu'un adolescent la découvre ne viendrait-elle pas de cette indécidabilité ? Voilà ce qui va mener notre réflexion.

Je disais qu'on parle de plus en plus de ce phénomène de couples de jeunes s'établissant dans la maison familiale (car c'est ce sens-là que nous donnons au terme de « conjugalité précoce »). Pour en rendre compte, on évoque le plus souvent des circonstances d'ordre sociologique liées notamment à un marché du travail qui se restreint de plus en plus, ne permettant plus aussi facilement à la jeunesse d'avoir accès à une autonomie financière.

On parle aussi d'une adolescence qui n'en finit pas, justifiée cette fois par une obligation scolaire qui se prolonge toujours davantage. On peut dès à présent se poser la question de savoir pourquoi la structure étatique est alors convoquée comme ce qui garantirait ou non le passage ? On invoque également une génération de « parents 68 » induisant chez leurs enfants une liberté sexuelle qu'eux-mêmes n'avaient pas connue de leurs parents ; ce qui nous permet éventuellement de comprendre la réponse suivante d'un jeune adulte à qui je demandais pourquoi il restait toujours en famille : « Mes parents m'ont rapté mon départ parce qu'ils n'ont cessé de me dire que je pouvais y aller, or désirer ailleurs, c'est transgresser ». A croire qu'il faut plus de détermination qu'il n'y paraît pour partir malgré qu'on vous le demande. Aussi, même si l'interdit « tu ne peux pas faire cela » n'a pas valeur en soi, que se passe-t-il néanmoins pour un jeune quand on ne le lui transmet plus ? Vous constatez sans doute dans vos consultations combien la fonction paternelle ne se soutient plus aussi facilement de l'interdit : là où l'adulte qui l'énonce est lui-même soumis à l'ordre du refoulement, là où il a souvent des raisons de douter de ce qu'il doit soutenir, là enfin où une vérité ne rejoint pas le savoir. Ce qui ne sera pas sans maintenir un jeune dans la catégorie de l'impuissance plutôt que dans celle de l'impossible.

Autre réponse que nous entendons également : « Comment voulez-vous que j'aie m'installer ailleurs puisque ce sont mes parents qui se cassent ». ou encore : « Il me faut un lieu pour savoir d'où je pars ». Autrement dit, comment sortir d'une origine sans consistance, fut-elle mythique ?

Une autre version tout à fait pertinente, et dans un champ conceptuel différent de celui évoqué plus haut, est celle notamment développée par M. Lerude dans *Le Discours psychanalytique*. Ainsi, la conjugalité précoce entendue, rappelons-le, comme « anticipation du lien conjugal par rapport à l'autonomie sociale » ou encore comme inscription du couple dans un lien préexistant, dans le scénario oedipien en l'occurrence, c'est, nous dit-elle, un symptôme au sens freudien du terme de défense contre le désir. Vous avez suffisamment d'expérience en la matière pour avoir repéré qu'il peut y avoir dans un tel dispositif une façon en effet de suppléer à l'absence du rapport sexuel, ou d'éviter le « réel sexuel pour contourner la castration, pour maintenir un idéal de conjugalité des parents, pour que la famille reste entière ou sans perte ». La fille reste la fille et par voie de conséquence le copain acquiert un statut de frère. On peut y voir là une façon de se soumettre à l'impératif phallique de devoir jouir sexuellement tout en évitant l'incertitude du désir, et les surprises que peuvent vous réserver les fantasmes d'un partenaire une fois que vous avez à soutenir de par vous-même la relation. « Les amants sont seuls au monde », nous dit le poète. Dans un tel lien noué intra muros, on est tellement proche les uns des autres, en confraternité, que la différence des générations, voire des sexes, des places, s'amenuise, et que le fantasme n'est même plus nécessaire pour supporter le manque, le non rapport avec l'autre, puisque tout est interchangeable.

C'est vrai qu'on voit là une structuration faite plutôt dans le sens du moi idéal – c'est le miroir qui est mis en jeu – que dans le trait identificatoire de l'idéal du moi, qui lui tient toujours un peu plus à distance ce qui est de l'ordre de l'effusion ou de la jouissance. Ceci dit, à l'inverse, s'installer avec un copain ou une copine en famille peut être la seule façon qu'a trouvé un jeune pour lutter contre les désirs incestueux d'un parent, et pour soutenir son départ.

Néanmoins, si les exemples cliniques amenés dans la réflexion de M. Lerude sont tout à fait judicieux pour éclairer notre propos, je voudrais y apporter quelques nuances. D'autant que l'adolescent nous déstabilise souvent dans nos repères sur la question des structures cliniques, nous forçant par là à interroger ce qui fait structure pour un sujet. Aussi n'y a-t-il pas toujours lieu de fixer trop vite toutes ces manifestations dans le champ du symptôme, mais de les entendre justement comme une médiation pour une parole qui cherche à se dire d'une façon nouvelle, ou encore comme un passage vers un lieu de parole, là où

l'adolescent est mis en demeure de prendre la responsabilité de son énonciation, tout en faisant l'épreuve de l'impossible à dire. Comme on l'a dit précédemment, il va devoir prendre la mesure des contraintes que l'inscription langagière impose au sujet. Nous y reviendrons

Par ailleurs, « raplatir » l'amour à l'objet du désir pour un adolescent, cela n'est peut-être pas sans conséquences pour son devenir. On pourrait peut-être dire que l'amour tel que souvent l'adolescent nous le fait découvrir, c'est pas qu'il a l'objet du désir comme cause, mais c'est qu'il est un effet de la rencontre avec le désir.

Il y a aussi un autre éclairage que je voudrais donner à ce phénomène de « conjugalité précoce » de plus en plus généralisé et dont je vais m'enquérir tout de suite. Dans les *Écrits*, Lacan nous dit que l'être humain est défini par la fonction langagière. Autrement dit, si la loi de l'homme est la loi du langage, toutes nos oeuvres, nos rencontres, avoir accès à son identité, à sa personnalité, à ses amours, à son autonomie (comme on dit à propos des adolescents) seront soumises aux modalités qu'autorise la langue et dès lors, confrontent toujours à cette dimension de perte, de manque, d'inaccessible, d'inconnu, d'incertain. Aussi, à propos des jeunes et de leurs liens, fussent-ils de s'installer en couple dans la famille, cela n'est peut-être pas nécessairement qu'ils refusent de s'engager ni de soutenir leur désir dans l'espace du collectif, ni de faire acte de nomination, mais c'est peut-être plus qu'ils en questionnent les fondements. Parce qu'enfin, de quoi est donc fait l'amour, qu'est-ce qui le fait tenir ? Autant lorsque l'on pose aux jeunes des questions sur la passion, le coup de foudre, ils peuvent encore assez facilement s'objectiver, évoquer la morale ou les règles ; autant sur ce qui concerne une question au sujet de l'amour, ils refusent souvent d'en parler.

Il m'est revenu une série de propos tenus par un groupe d'adolescent(e)s lors d'une animation dans le cadre d'une prévention-sida : « L'amour ne peut pas se définir à l'avance, sinon ça le tue » , « C'est pas pareil après qu'avant », « Le monde est différent quand on est deux »...

C'est pareil pour l'autorité d'ailleurs, c'est pas qu'ils la refusent, mais c'est qu'ils en interrogent la légitimité. « D'où tu tiens ce que tu me dis ? » peut s'entendre : qu'est-ce qui légitime l'autorité, le pouvoir, le politique, la circulation des biens, l'aménagement du pulsionnel ; autant d'instances dont on vient de dire qu'elles sont prises par un devoir bien particulier, celui qui consiste notamment à organiser nos jouissances autour de la castration. On oublie peut-être trop souvent dans nos sociétés de consommation que ce qui fonde les rapports intersubjectifs doit passer par une double coupure : d'une part chaque individu aura à perdre quelque chose de sa toute puissance narcissique en faveur de la

communauté, et cette dernière devra renoncer à quelque chose de sa maîtrise pour que chacun puisse être reconnu (soit dit en passant, le nazisme est justement un système qui veut supprimer le mystère de l'origine et qui veut fonder une race à partir des critères qu'il se donne lui-même).

Questionner les fondements, disions-nous. On peut dès lors entendre cela comme « qu'est-ce qui te tient lieu de référence ? » (sachant que la référence est vide, on va l'illustrer avec Hamlet). « A qui peut-on se fier ? » Le drame d'Hamlet n'est-il pas de découvrir que l'amour est trompeur ? « Qu'est-ce qui va me faire tenir dans l'existence ? » et implicitement, vu la problématique de l'adolescence, « dans le fond, qu'est-ce qui fait tenir la parole ? »

Et c'est là que nous revenons au père. Les consultations nous témoignent souvent de ce que dans les familles, voire dans nos institutions de travail, le fonctionnement de la parole, la circulation de celle-ci se trouvent souvent altérés ; moins à cause d'un manque de communication qu'à cause d'un échec de la transmission ; échec lié à un défaut de la fonction paternelle. A partir de ce qu'on vient d'évoquer, on pourrait déjà très simplement définir celle-ci comme ce qui rend possible qu'on ose une énonciation du lieu de son désir propre et qu'on puisse la soutenir dans l'espace du collectif ; autrement dit, comme ce qui rend possible qu'on aille désirer ailleurs de la famille. Or Lacan, dans *La Famille*, nous dit ceci :

« Un grand nombre d'effets psychologiques nous semblent relever d'un déclin social de l'imaginaire paternelle. (...) Quel qu'en soit l'avenir, ce déclin constitue une crise psychologique. Peut-être est-ce à cette crise qu'il faut rapporter l'apparition de la psychanalyse elle-même. »

Dans le fond une des premières approches de Lacan de la fonction paternelle va être à partir de son imaginaire, de la figure paternelle. Le quotidien nous amène à pressentir combien notre société ôte au père son manteau, pour faire allusion au titre de l'ouvrage récent de Philippe Julien et au passage bien connu de la Bible (là où justement le destin du fils, témoin de la nudité de son père Noé, a pris une tournure tragique). On peut d'ailleurs se demander à quoi cela tient que Lacan lui-même ait à ce point désincarné, désubstantifié le père au point d'en faire un nom ? Nous reprendrons cela plus loin. Revenons à notre « manteau de Noé » pour en actualiser le sens. On constate que dans notre société le père est facilement chassé de son travail par exemple ; on voit par là combien l'expérience notamment, reconnue par les anciens comme ayant valeur d'exemple, n'est plus du tout ce qui fait autorité aujourd'hui. Par ailleurs, la réponse séculaire qui

voulait que l'autorité, l'ordre du monde, le sens de la vie, le fondement de l'amour et de toute parole se soutiennent de Dieu (voilà une autre figure du pater familias), et bien cette réponse s'est trouvée subvertie depuis le siècle des Lumières. Et je cite à ce sujet J-P. Lebrun dans un exposé fait récemment à Paris, qui est très intéressant pour notre propos : « *C'est une place vide qui s'est substituée à ce Dieu, et c'est du savoir qui a occupé les lieux* », laissant entendre que désormais « *l'autorité se tenait de ce savoir, ce savoir que l'on appelle celui des ex-perts* »... exit le père ! On peut dire cela plus simplement : que devient la fonction paternelle quand les figures du pater familias n'ont plus cours et quel destin pour le fils ou la fille ? Le quotidien une fois encore nous témoigne combien le père, et avec lui, les parents, les éducateurs, les responsables de l'enfant, mais aussi les institutions, sont de plus en plus amenés à se justifier et à rendre des comptes, eu égard aux résultats des ex-perts, eu égard en effet à un savoir qui se veut de plus en plus fondé objectivement.

Mais quel rapport cela a-t-il avec la conjugalité précoce, au sens où, rappelons-le, M. Lerude l'entend comme une anticipation du lien conjugal par rapport à l'autonomie sociale ? On pourrait dire qu'une autre dimension de la fonction paternelle c'est d'assurer au fils ou à la fille que tout n'est pas assuré, c'est ce qui permet aussi à un sujet de faire avec l'inconnu du désir de l'autre, avec ce qui de l'autre sexe ne se dit pas, c'est ce qui permet de composer avec ce signifiant toujours manquant, c'est ce qui permet à un sujet de faire avec l'incertain.. Pour quitter la famille, il faut donc pouvoir se soutenir du vide de la référence. La manière dont un adulte va lui-même composer avec cela ne sera pas sans effet sur un adolescent, sur sa possibilité d'avoir accès à son désir propre, à son énonciation, à sa possibilité de se séparer, à sa possibilité de soutenir l'absence. Ainsi dans la pièce Antigone, quand Hémon dit à son père : « *Ne laisse pas régner seule en ton âme l'idée que la vérité c'est ce que tu dis et rien d'autre* », on sent de suite que l'adolescent vient mettre en cause chez le père une communication qui voudrait faire rejoindre le savoir et la vérité. Il s'insurge justement contre une énonciation qui supprimerait dans l'échange toute équivoque ; le langage est porteur d'une perte, la langue n'est pas toute..

C'est là qu'on voit bien que le social ne laisse plus beaucoup de place à l'impossible à dire, à l'échec ; on est même sensé réussir un couple. Le père lui-même, comme on l'a dit plus haut, est amené de plus en plus à se justifier, à faire valoir sa parole. Mais les preuves ne fatiguent-elles pas la vérité. ? Il y a d'ailleurs un trajet dans la théorie elle-même de Lacan où la fonction paternelle, abordée au départ sous son aspect symbolique, va de plus en plus s'apparenter à la dimension du réel : le père n'est plus seulement ce qui soutient le nom, c'est celui qui donne corps à un effet du discours, c'est celui qui soutient de par sa

voix l'acte de nomination. C'est peut-être dans ce sens-là que l'on peut entendre ce que Charles Melman écrivait dans un article consacré à la question de l'identification sexuelle :

« (...) l'impossibilité du rapport sexuel, c'est l'impossibilité inscrite dans la relation objectale, et ce que je vous isole comme impossibilité du rapport au père, c'est ce qui vient s'inscrire dans la dimension narcissique, c'est qu'il y a dans le narcissisme quelque chose qui ne peut pas aboutir puisque vous ne pouvez pas avoir un rapport établi avec le père puisque son lieu est Autre. Et à partir de ce moment-là, il n'y a pas de rapport avec lui : c'est-à-dire qu'il appartient à une dimension arithmétique, numérique (...) il est dans le réel (...) vous pouvez l'encadrer mais vous ne pouvez pas le saisir. »

Ainsi, s'énoncer en son nom propre, être amené à prendre place autrement dans la langue, c'est faire l'expérience de ce que la parole se décide en un lieu où il n'y a plus personne pour décider. On ne peut pas s'empêcher de penser à Hamlet, celui qui justement n'aura pas accès à l'amour.

Par la place faite au silence dans la consultation, par ce refus de nommer, de raconter, de meubler les blancs, l'adolescent nous force à écarter les explications habituelles, à vouloir les vérifier ; il nous force à constater l'inconnu qui doit demeurer l'inconnaissable.

Errata

Dans l'article de Patrick De Neuter « La cure psychanalytique : pour guérir de quoi ? » publié dans le n° 20, la figure 3, page 71, était incorrecte.

Nous la reproduisons ci-dessous ainsi que les deux qui l'accompagnaient.

Nous prions le lecteur de bien vouloir nous excuser.